



La Culture générale

de

à



**Classes prépa, IEP,
concours administratifs**

- 225 articles de synthèse
- Tous les domaines de connaissance


Hatier

La Culture générale

de A à Z

- Jérémie Bazart
Journaliste scientifique
- Catherine Lanier
Professeure agrégée de philosophie, ayant enseigné
en classes préparatoires aux grandes écoles
- Bénédicte Lanot
Professeure agrégée de lettres modernes, docteur ès lettres,
ayant enseigné en classes préparatoires aux grandes écoles
commerciales
- Frank Lanot
Professeur agrégé de lettres modernes, enseignant
en classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques
- Xavier Müller
Docteur ès sciences et journaliste scientifique
- Cédric Perrin
Professeur agrégé et docteur en histoire,
chercheur associé à l'IDHES-Évry
- Daniel Pimbé
Professeur agrégé de philosophie, ayant enseigné
en classe de Première Supérieure
- André Ropert
Professeur agrégé d'histoire, ayant enseigné
en classes préparatoires aux grandes écoles



Conception de la maquette : Primo&Primo

Mise en pages : CompoWeb

Suivi éditorial : François Capelani, avec la collaboration de Pauline Huet

Cartes : Cyril Courgeau, Légendes cartographie

Schémas : Philippe Bouillon (Illustratek)

Iconographie : Hatier Illustration

© Hatier, Paris, 2021

Sous réserve des exceptions légales, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite, par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la Propriété Intellectuelle. Le CFC est le seul habilité à délivrer des autorisations de reproduction par reprographie, sous réserve en cas d'utilisation aux fins de vente, de location, de publicité ou de promotion de l'accord de l'auteur ou des ayants droit.

Avant-propos

— À quoi sert la culture générale ?

Le but de la culture générale n'est pas d'orner l'esprit, mais de rendre capable de mieux penser. Certes, elle exige des connaissances fondamentales vastes et variées, mais surtout un certain **état d'esprit** à l'égard de ces connaissances : il s'agit de saisir les multiples dimensions des problèmes, leurs racines historiques et leurs enjeux contemporains. C'est pourquoi l'objectif premier de cet ouvrage est d'offrir, plutôt qu'un contenu figé et trop érudit, une **approche qualitative** de la culture et de l'histoire des idées.

— À qui est destiné cet ouvrage ?

➤ De **nombreux concours** et examens incluent des épreuves de culture générale : les écoles de commerce, les instituts d'études politiques, les concours administratifs, les brevets de technicien supérieur... Par ailleurs, la culture générale est très souvent un critère déterminant lors des **épreuves orales** et des **entretiens de recrutement**.

➤ Ce dictionnaire convient donc à **tous les étudiants** qui préparent des concours comportant une épreuve de culture générale, quelle qu'elle soit. Par son caractère interdisciplinaire et la richesse de ses contenus, il est aussi d'un grand intérêt pour le lycéen et l'« honnête homme » du **xxi^e siècle**.

— Quels contenus propose cet ouvrage ?

➤ Classés par **ordre alphabétique**, les **225 articles** sont repérés par trois couleurs qui renvoient aux grands domaines de la connaissance : **histoire**, **philosophie**, **littérature et arts**, **société**, **économie**, **politique**, **sciences et techniques**.

➤ Cet ensemble correspond d'abord au programme de la première année des **classes préparatoires commerciales**, qui donne une bonne idée de ce que l'on entend par culture générale. Nous avons aussi pensé à la préparation aux **instituts d'études politiques**, en proposant un riche contenu historique et politique.

— Comment sont traités les articles de cet ouvrage ?

➤ Après une brève introduction, le développement d'un article est rythmé en paragraphes synthétiques, annoncés par des titres mettant en évidence le plan et la problématique choisis. Ce texte est complété, le plus souvent possible, par des documents visuels : photographies, reproductions d'œuvres, cartes, chronologies, schémas...

➤ En fin d'article, un encadré « Enjeux contemporains » peut venir mettre en lumière l'un des aspects du sujet pour le lecteur qui souhaite prendre la mesure des grands débats d'idées actuels, et des indications bibliographiques sont données systématiquement.

Nous souhaitons que cet ouvrage donne à ses lecteurs le désir d'approfondir et de compléter leurs connaissances.

Les auteurs

Sommaire

Les couleurs des puces associées aux articles renvoient aux différents domaines de la connaissance : ● histoire, ● philosophie, littérature et arts, ● société, économie, politique, sciences et techniques.

— A —

● absolutisme	9
● absurde	11
● Afrique	12
● agriculture	17
● aire culturelle et civilisation	18
● Amérique	20
● anarchisme	23
● animal	25
● Anthropocène	28
● Antiquité	30
● antisémitisme	34
● Aristote et l'aristotélisme	37
● art abstrait	39
● art baroque	41
● art contemporain	43
● art gothique	46
● art moderne	47
● Art nouveau	49
● art roman	50
● Asie	52
● astrophysique	55
● Athènes	58

— B —

● bande dessinée	60
● basse Antiquité	61
● Bible	63
● bioéthique	64
● biologie	66

● bonapartisme	67
● bourgeoisie	69

— C —

● cerveau et neurosciences	72
● Chine	75
● cinéma	78
● Cinquième République	80
● colonisation	83
● comédie	85
● communautarisme	89
● communication et médias	91
● communisme soviétique	93
● conte	96
● Contre-Révolution	99
● Coran	101
● courtoisie	102
● crise	103
● crise économique	104
● critique littéraire	107
● critique philosophique	110
● croisades	113
● croissance et décroissance économique	115
● cubisme	116

— D —

● débuts du christianisme	118
● décolonisation	119
● démocratie	122
● démographie	125

• Descartes et le cartésianisme	127
• développement durable	129
• dialectique	132
• drame	134
• droit	136
• droite et gauche en politique	138
• droits de l'homme	140

— E —

• école	144
• écologie	146
• économie	149
• écriture de soi	151
• Église catholique	154
• Empire byzantin	156
• Empire romain	158
• empirisme	161
• encyclopédie	162
• énergie	164
• épicurisme	167
• épistémologie	169
• épopée	170
• époque contemporaine	172
• esclavage	178
• espèce humaine	181
• esthétique	183
• État	186
• États-Unis	188
• ethnologie	191
• Europe	193
• existentialisme	196
• expressionnisme	198

— F —

• famille	200
• fantastique	203
• fascisme	204
• féminisme	205
• féodalité	208

— G —

• génétique	210
• genre	213
• géopolitique	214
• Grandes Découvertes	216
• Grandes Invasions	218
• Grèce antique	220
• guerre froide	222
• guerres de Religion	224
• guerres mondiales	226

— H —

• haute Antiquité	231
• Hébreux	232
• Hegel et l'hégélianisme	234
• Heidegger et la question de l'être	237
• histoire et historiens	239
• humanisme et anti-humanisme	244

— I —

• idéologie	246
• image	248
• immigration	250
• impressionnisme	252
• Inde	254
• individu et individualisme	256
• informatique	258
• innovation	261
• institutions internationales	262
• intégration et exclusion sociale	265
• intellectuels	267
• intelligence artificielle	270
• internet et les réseaux sociaux	273
• ironie	275
• islam	276
• islamisme	278

– J –

● Japon	281
● jazz	284
● judaïsme	286
● justice	288

– K –

● Kant et le kantisme	290
---------------------------------	-----

– L –

● laïcité	294
● libéralisme et néolibéralisme	296
● libertins	298
● littérature classique	299
● Lumières	301

– M –

● Machiavel et le machiavélisme	304
● mai 68	306
● marché	308
● Marx et le marxisme	311
● matérialisme	314
● mathématiques	316
● médecine	318
● mémoire	321
● métaphysique	323
● millénarisme	325
● modernité	326
● monde hellénistique	329
● mondialisation	330
● monnaie	332
● monothéisme	334
● morale	335
● moralistes	337
● Moyen Âge	338
● musique baroque	343
● musique classique	345

● musique expressionniste	346
● musique moderne et contemporaine	347
● musique romantique	350
● mythe	351

– N –

● national-socialisme	354
● nationalisme	356
● néoclassicisme	358
● Nietzsche et le nihilisme	360
● nucléaire	362

– O –

● opéra	365
● organisations non gouvernementales	367

– P –

● pays arabes	370
● pays émergents	373
● pensée chrétienne	375
● phénoménologie	377
● photographie	379
● physique	382
● Platon et le platonisme	385
● poésie	389
● <i>pop art</i>	392
● populisme	393
● positivisme	394
● préhistoire	397
● production	398
● psychanalyse	399
● psychologie	403

– R –

● racisme et antiracisme	405
● réalisme	407
● Réforme protestante	409

● Renaissance	410	● sociologie	472
● république	414	● sophistes	474
● révolution	416	● sous-développement	475
● Révolution américaine	418	● sport	477
● Révolution française	420	● statut de l'artiste	480
● Révolution industrielle	422	● stoïcisme	482
● Révolution russe	425	● surréalisme	485
● révolution scientifique	427	● syndicalisme	486
● révolutions anglaises	429	● systèmes économiques	489
● révolutions arabes	430		
● rhétorique	434		
● rire	435		
● risques	438		
● robotique	440		
● roman	442		
● roman policier	445		
● romantisme	448		
● Rome antique	450		
● Rousseau, entre Lumières et romantisme ..	452		
● Russie	454		

- T -

● Temps modernes	492
● terrorisme	495
● théâtre	497
● théorie de l'évolution	501
● totalitarisme	504
● tragédie	505
● travail	509
● Trente Glorieuses	512

- S -

● salons	457
● scepticisme	459
● science-fiction	461
● sionisme	463
● socialisme	466
● société	468
● société de consommation	469

- U -

● Union européenne	515
● utopie	519

- V -

● ville	521
---------------	-----

Annexes

Le programme de culture générale en classes préparatoires commerciales.	528
Index.	531

A

absolutisme

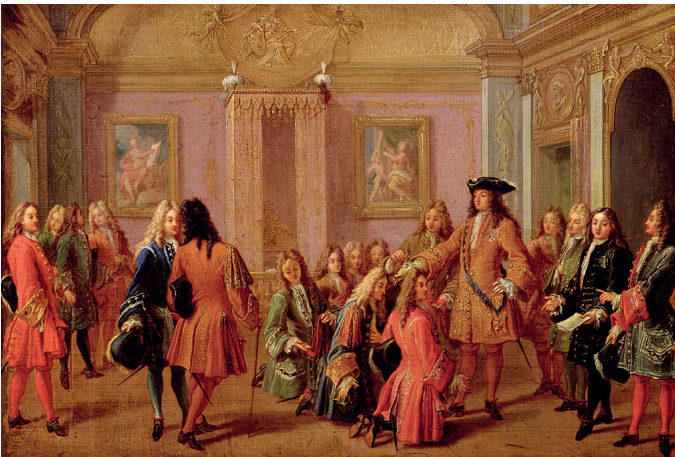
— • **Étymologie** : Dérivé de l'adjectif *absolu*, issu du latin d'Église *absolutus* (« délié, affranchi »). En ancien français, le mot évolue, au XII^e siècle, vers le sens d'« achevé, parfait ».

• **Définition** : Type de gouvernement monarchique spécifique de l'Europe*, du XVI^e au XVIII^e siècle, et où la totalité du pouvoir est concentrée entre les mains du souverain. Le terme *absolutisme* apparaît tardivement (1830) pour désigner le régime de la monarchie absolue, soit étymologiquement la forme « parfaite » de la monarchie.

Une apparition progressive (XVI^e-XVIII^e siècles)

Comme beaucoup de systèmes politiques, l'absolutisme a été une pratique avant de devenir une doctrine, et son établissement peut être compris comme l'aboutissement de la progressive réduction du fractionnement féodal (→ **Moyen Âge**) par un pouvoir royal de plus en plus assuré. Son émergence est à mettre d'autre part en relation avec la **redéfinition de l'idée d'État*** par la pensée politique de la Renaissance* (→ **Machiavel**). Il doit également beaucoup à la Contre-Réforme catholique, qui voit dans une monarchie centralisée et puissante un barrage efficace aux progrès de la Réforme* : en ce sens, l'absolutisme est beaucoup plus un

Louis XIV (1643-1715) : modèle de l'absolutisme



Première promotion des chevaliers de l'ordre de Saint-Louis par Louis XIV, le 10 mai 1693, François Marot, XVII^e siècle

fait de l'Europe catholique (Espagne, France) que de l'Europe protestante, où il a généralement été contesté (Angleterre, Suède).

La première monarchie absolue caractérisée se met en place pendant la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle, dans l'Espagne de **Philippe II** (1556-1598). En France, l'évolution vers l'absolutisme, sensible dès les règnes de François I^{er} (1515-1547) et d'Henri II (1547-1559), est contrariée par la crise des guerres de Religion*. Elle reprend sous Henri IV (1589-1610), mais c'est au cardinal de Richelieu, ministre de Louis XIII de 1624 à 1642, que l'on doit l'institution définitive de l'État absolutiste. Pendant son long règne personnel, de 1661 à 1715, **Louis XIV** donne une forme achevée à cet « Ancien Régime » qui dure jusqu'en 1789. Il offre ainsi un modèle de gouvernement que tenteront d'imiter, avec plus ou moins de bonheur, la plupart des souverains européens jusqu'à la fin du ^{xviii}^e siècle.

Les caractéristiques de l'absolutisme

Dans sa pratique, l'absolutisme se caractérise par une concentration de tous les attributs de la puissance entre les seules mains du souverain. Il n'y a **pas de séparation des pouvoirs**. Le roi s'identifie à l'État : il fait et applique la loi, il rend la justice et a le contrôle des finances publiques, il est le chef des armées. Il n'a de comptes à rendre à personne et tout procède de sa décision et de sa volonté. Cependant – les juristes insistent sur ce point – il ne s'agit pas de tyrannie car, d'une part, l'action du roi ne peut être motivée que par l'intérêt de l'État – qui est donc considéré comme au-dessus de lui – et, d'autre part, en tant que chrétien, il est personnellement responsable de ses actes devant Dieu, ce qui engage son propre Salut.

L'absolutisme est en effet, dans sa version originelle, inséparable d'une légitimité fondée et garantie par la religion. Le roi est **de droit* divin**, son pouvoir procède de Dieu, ce que souligne en France la cérémonie du sacre, à Reims, qui inaugure chaque règne. Bossuet, dans *La Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte* (1709), pousse très loin cette définition théologique de l'absolutisme, présentant les dynasties comme des lignées élues de Dieu et les rois comme ses ministres sur Terre.

L'évolution de l'absolutisme

C'est ce concept du droit divin qui sera contesté au ^{xviii}^e siècle. Dans un monde où la mise en cause des dogmes et les progrès du scepticisme* disqualifient les références religieuses, l'absolutisme doit se trouver de nouvelles légitimations. Déjà au ^{xvii}^e siècle, l'Anglais Hobbes ne l'avait justifié que par la nécessité d'un État fort, indispensable pour assurer la protection et la sécurité des individus*. C'est dans une perspective voisine que la philosophie des Lumières* développe la théorie du **despotisme éclairé** : seul un pouvoir absolu est en mesure de mettre en œuvre le progrès contre les forces de réaction et d'obscurantisme. Instruit par la raison et les conseils des philosophes, le souverain fonde son pouvoir et sa légitimité non sur un illusoire droit divin, mais sur le consensus qui s'établit autour de son action bienfaisante et son souci du bien public. Les gouvernements de Frédéric II de Prusse (1740-1786), de l'empereur autrichien Joseph II (1780-1790) et de Catherine II de Russie (1762-1796) se veulent l'expression de cette version laïcisée* de l'absolutisme.

Mais même dépouillé de sa légitimité religieuse, l'absolutisme est de plus en plus contesté à la fin du ^{xviii}^e siècle. La concentration du pouvoir, l'inexistence de règles juridiques précisant ses limites, l'absence de tout contrôle qu'exerceraient les gouvernés sont assimilées à l'arbitraire. On lui oppose l'État de droit régi par des institutions contractuelles, comme la monarchie britannique ou, plus audacieuse encore, la jeune **démocratie* américaine** (🔄 **États-Unis**), modèles qui récusent toutes les formes de monarchie absolue, y compris le despotisme éclairé.

La **Révolution française*** de 1789 porte en ce sens un coup fatal à l'absolutisme même si les théoriciens de la Contre-Révolution* et, en 1815, les vainqueurs de Napoléon (🔄 **bonapartisme**) réunis au congrès de Vienne tentent d'en sauver le principe. En fait, ce dernier a fait son temps : utile lors du passage de la société* féodale à l'État moderne, l'absolutisme est dépassé quand les structures de cet État sont en place et que le fondement de la légitimité politique cesse d'être la volonté divine pour devenir la souveraineté populaire.

📖 À LIRE

> [Œuvre de référence] J. Cornette, *Absolutisme et Lumières*, Hachette (2016). F. Bluche, *Le Despotisme éclairé*, Hachette, coll. « Pluriel » (2000). J. Meyer, *Le Despotisme éclairé*, PUF (1991).

➔ **démocratie, État, totalitarisme**

absurde

—• **Étymologie** : Emprunté au latin *absurdus* (de *ab-* et *surdus*, « sourd », « inaudible ») signifiant au sens propre « dissonant », « discordant », « qui n'est pas dans le ton », et au sens figuré « hors de propos ».

• **Définition** : En français, *absurde* désigne communément ce qui est déraisonnable, contraire au bon sens.

Suivant le philosophe allemand Husserl (1859-1938) dans ses *Recherches logiques* (IV, 12), il convient de ne pas confondre l'absurde avec le pur et simple **non-sens** : l'expression absurde « un carré rond » a bien un sens selon lequel il est évident qu'aucun objet ne peut lui correspondre ; en revanche, l'expression « rond un où » est strictement dépourvue de sens parce qu'elle ne respecte pas la forme grammaticale de la signification. L'absurde n'est donc pas l'absence de sens mais le sens qui se dérobe, l'espoir de sens déçu. Quelles en sont les multiples formes ?

Le raisonnement par l'absurde

D'un point de vue purement logique, est absurde ce qui se contredit. Puisque deux propositions contradictoires sont telles que la vérité de l'une entraîne la fausseté de l'autre et réciproquement, il est possible d'utiliser **une méthode indirecte pour démontrer la vérité** d'une proposition : prendre comme hypothèse la proposition contradictoire, et en démontrer la fausseté en prouvant que ses conséquences sont contradictoires avec telle ou telle proposition admise. C'est ce que l'on appelle « démonstration par l'absurde », ou, en généralisant, « raisonnement par l'absurde ». Dans la mesure où elle est indirecte, cette façon de démontrer se borne, selon Leibniz (1646-1716), à « contraindre sans éclairer ».

Absurde, mystère et foi

Credo quia absurdum (« Je le crois parce que c'est absurde ») : faussement attribué à saint Augustin (354-430), probablement inspiré de Tertullien (155-225), cette formule exprime la justification paradoxale de la foi chrétienne : **c'est parce que les mystères de la foi sont incompréhensibles qu'il faut les croire**. Malebranche (1638-1715) voit dans l'absurdité de ces mystères la preuve qu'ils n'ont pas été inventés par les hommes. Selon Pascal (1623-1662), c'est le caractère incompréhensible de la doctrine du péché originel qui la rend susceptible d'éclairer les contradictions humaines : « Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant sans ce mystère, le plus inconcevable de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. » (*Pensées*, 131) ➔ **pensée chrétienne**) Mais c'est chez Kierkegaard que le paradoxe est présenté comme la **définition même de la foi**. Dans *Crainte et Tremblement* (1843), le penseur danois médite sur le personnage biblique d'Abraham, qu'il appelle « le chevalier de la foi » : celui-ci accepte d'offrir à Dieu le sacrifice de son fils Isaac, sacrifice complètement absurde, sans savoir si c'est vraiment Dieu qui le lui a commandé. L'absurde est alors le signe de la distance infinie entre l'homme et Dieu, laquelle ne peut être vécue que dans un silence angoissé.

La philosophie de l'absurde

Les grands systèmes de la métaphysique* du ^{xvii}e siècle, par exemple celui de Descartes*, prétendaient répondre à la question suprême, au « **pourquoi** » concernant l'origine radicale des choses. L'effondrement de ces systèmes, sous les coups de la critique de Kant* (1724-1804), laisse en confrontation l'exigence de poser cette question suprême et l'impossibilité reconnue de lui apporter une réponse. Cette confrontation sans issue peut être nommée « absurde ». L'idée apparaît chez Schopenhauer, qui la développe dans son principal ouvrage *Le monde comme volonté et comme représentation* (1818).

Plus près de nous, on la retrouve chez Camus : dans le roman *L'Étranger* ainsi que dans l'essai *Le Mythe de Sisyphe* (datant tous deux de 1942), l'absurde se manifeste comme **étrangeté** et épaisseur d'un monde qui se dérobe à notre exigence de sens. Pour l'existentialisme* de Sartre (1905-1980), l'absurde résulte plutôt du conflit

entre le fait que notre existence est injustifiable, et le fait que nous devons, malgré cela, en assumer la pleine responsabilité.

La littérature de l'absurde

Que la recherche du sens soit à la fois nécessaire et vaine, aucune œuvre littéraire du ^{xx}e siècle ne l'exprime mieux que *Le Procès* de Kafka (1925) : objet d'une accusation sans motif connu, le héros y poursuit obstinément sa demande d'un chef d'inculpation compréhensible, demande incongrue dans un monde régi par le seul souci de l'organisation.

L'appel de Camus, dans *Le Mythe de Sisyphe*, en faveur d'un « **art absurde** » semble avoir surtout trouvé un écho, au cours des années 1950, dans le domaine du théâtre*, à travers les œuvres d'Adamov, Beckett et Ionesco. Ces trois auteurs mêlent, à une bouffonnerie grotesque héritée de Jarry – dont la pièce *Ubu roi* date de 1896 –, la tradition du *nonsense* de Carroll, l'auteur de *Alice au pays des merveilles* (1865), et procèdent à une subversion de la forme théâtrale, qui devient le lieu de manifestation de l'incommunicabilité. La formule « **théâtre de l'absurde** » n'en est pas moins superficielle, eu égard aux différences entre ces auteurs, et surtout à leur évolution. Après des premières pièces à l'absurdité déconcertante (*Le Professeur Taranne*, 1951), Adamov s'oriente vers un théâtre politique, proche du parti communiste. Beckett abandonne le type du « clown métaphysique » des personnages d'*En attendant Godot* (1953) pour aller jusqu'aux limites du dépouillement théâtral et de l'extinction du sujet dans *Fin de partie* (1957) et *Oh ! les beaux jours* (1962). Quant au théâtre de Ionesco, d'abord fondé sur la destruction ludique du langage (*La Cantatrice chauve*, 1950), il évolue dans le sens d'un renouveau du tragique* (*Le roi se meurt*, 1962).

Humour et absurde

Dans un entretien de 1974, l'humoriste Devos affirme que le comique contemporain n'est plus, comme au temps de Molière, un comique de caractères mais un comique de l'absurde. Celui-ci se fonde sur l'incapacité où nous sommes de répondre aux questions fondamentales de l'existence humaine, et sur l'ineptie de nos conduites. Au sentiment d'étrangeté se mêle, dans ses sketches, un jeu virtuose sur les mots. Le comique se fonde sur l'absurde et le conjure par

le rire*. Les médias modernes ont intégré la force comique du non-sens.

Les effets spéciaux au cinéma* permettent de montrer des situations impossibles mais hilarantes, ainsi le remplissage délirant d'une cabine de bateau dans *Une nuit à l'opéra* des Marx Brothers (1935). En 1941, dans le film *Hellzapoppin*, le comique se fonde non sur le scénario ou les personnages mais sur la multiplication de gags aussi saugrenus que burlesques. Le dessin animé démultiplie ce type d'effets comme on peut le voir dans les *cartoons* de Tex Avery (1908-1981) : on se rappelle les ravages du coup de foudre sur le loup amoureux, les prouesses d'une mère-grand nymphomane ou les stratagèmes toujours déjoués du coyote. L'humour de l'absurde s'affirme aussi dans les séries télévisées de la BBC avec les Monty Python et leur *Cirque volant* (1969). On retrouvera leur influence en France avec les *Nuls* (1987-1992). Un morceau de bravoure devenu classique est la parodie de journal télévisé avec présentateur en bas résille et talons hauts. Un même esprit anime la série des *Palace* de Jean-Michel Ribes (1988). L'humour contemporain peut donc se nourrir de l'absurde et, pour quelques instants, nous en libérer.

📖 À LIRE, À VOIR

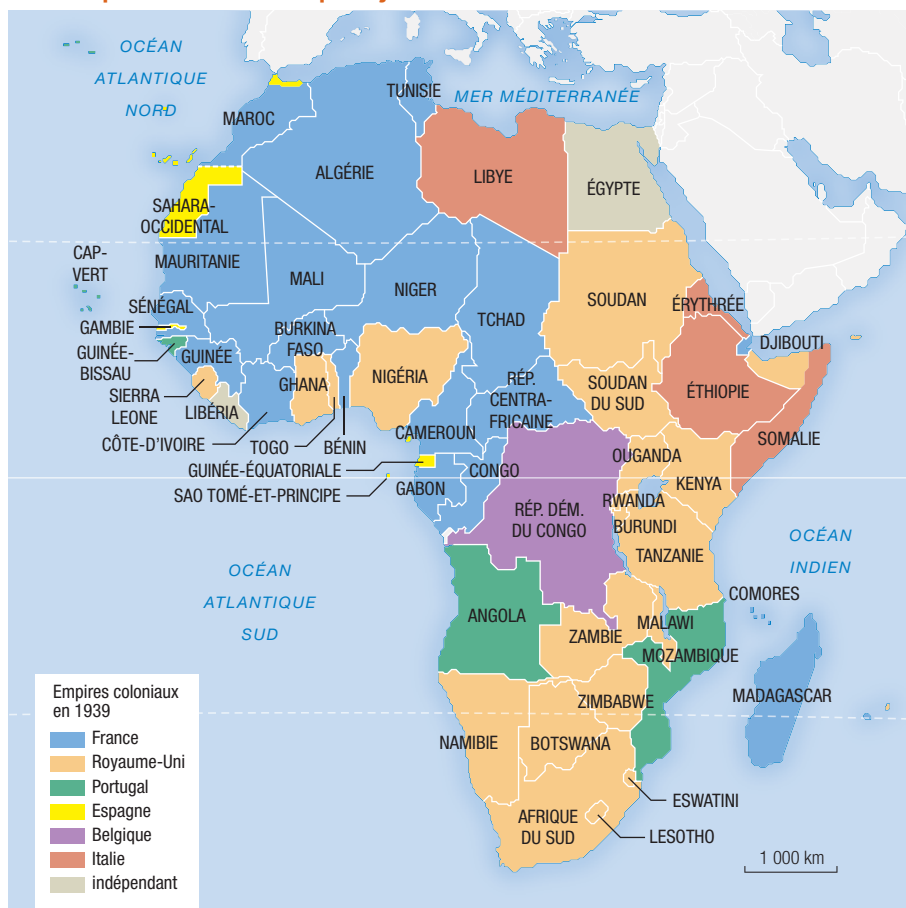
- > [Œuvre de référence] R. Benayoun, *Les Dingues du nonsense*, Balland (1986). R. Enthoven, *L'Absurde*, Fayard (2010).
- > [Littérature] A. Camus, *Le Mythe de Sisyphe* (1942).
- > [Cinéma] O. Welles, *Le Procès* (1962), d'après l'œuvre de F. Kafka.

👉 **Descartes et le cartésianisme, existentialisme, Kant et le kantisme, métaphysique, théâtre**

Afrique

L'Afrique, vaste continent représentant 20 % des terres émergées, traversé par l'équateur et les deux tropiques, appartient presque entièrement à la zone chaude du globe. Le Sahara, le plus grand désert du monde – sa superficie avoisine celle de l'Europe* –, le coupe en deux parties inégales : l'Afrique

De l'Afrique coloniale à l'Afrique aujourd'hui



du Nord, parfois appelée « Afrique blanche », relève du monde méditerranéen auquel elle a toujours historiquement appartenu ; l'Afrique subsaharienne, la plus étendue et dont la population est originellement noire, a connu une évolution autonome. Massive, d'une approche maritime difficile à cause du phénomène de la barre – violent déferlement dû à des hauts-fonds marins qui rend dangereux l'accostage –, l'Afrique subsaharienne est restée longtemps mal connue et en marge, jusqu'aux grandes campagnes d'exploration européennes du ^{xix}^e siècle. Celles-ci ont eu comme conséquence politique une colonisation* de la part des puissances occidentales dont l'Afrique ne s'est dégagée que dans la seconde moitié du ^{xx}^e siècle. Depuis, nombre

des États* issus de la décolonisation* peinent à trouver leur équilibre et le continent, riche de ressources prometteuses (⚡ énergie), demeure **l'une des zones instables du monde**.

Le passé de l'Afrique

Alors qu'elle a sans doute été aux temps préhistoriques* le berceau de l'humanité, l'Afrique est aussi le lieu de l'entrée dans l'histoire*. On sait l'importance historique de l'Afrique du Nord, qui a vu naître dès le ^{IV}^e millénaire avant J.-C. la première grande civilisation* agraire de l'histoire : l'Égypte (⚡ Antiquité). Pénétérée au ^I^{er} millénaire par les Grecs et les Phéniciens – qui fondent Carthage –, elle constitue, de l'actuel Maroc à l'Égypte, la partie méridionale de l'Empire romain* avant de devenir, dès le

vii^e siècle après J.-C., l'un des centres actifs de l'aire culturelle* arabo-musulmane, ce qu'elle est demeurée jusqu'à nos jours.

L'Afrique subsaharienne, quant à elle, n'est pas restée, contrairement à une idée reçue, dans une préhistoire* prolongée. Si l'on peut considérer qu'il en est ainsi des peuples chasseurs-cueilleurs de la forêt équatoriale, isolés dans un milieu peu pénétrable, il n'en va pas de même des ethnies installées dans les régions de savanes ou de steppes propres aux diverses nuances du climat tropical. En Afrique de l'Ouest, de vastes confédérations de tribus construisent au Moyen Âge* de véritables empires : du Ghana du iv^e au xii^e siècle, du Mali aux xiii^e et xiv^e siècles, songhaï aux xv^e et xvi^e siècles. En Afrique australe, le royaume de Monomotapa prospère de 1450 à 1630 et il en subsiste les ruines monumentales de sa capitale, le Grand Zimbabwe, une ville qui approchait 20 000 habitants vers 1500. Sur la côte du golfe de Guinée, le royaume du Bénin, constitué au xiii^e siècle, atteint au xvi^e siècle son apogée et il s'y développe un art du bronze d'une exceptionnelle qualité.

Ces **pôles originaux de civilisation**, même s'ils commercent de l'or, de l'ivoire, des esclaves avec le monde musulman et, après 1470, avec les navigateurs portugais, restent repliés sur eux-mêmes et nous les connaissons essentiellement par les récits de voyageurs arabes. Dès les alentours de l'an mille en effet, l'islam* s'y développe, introduit par le commerce caravanier. Si l'empire du Ghana est demeuré animiste, les empires du Mali et songhaï sont ainsi musulmans tandis que l'islam s'enracine dans le Sahel dès le xiii^e siècle.

La malédiction de l'Afrique

Avant même les risques d'invasion et de domination étrangères, un autre fléau a touché l'Afrique subsaharienne et explique sa longue stagnation : l'esclavage* ou traite négrière.

Pendant des siècles, le continent noir a été considéré comme **une réserve d'esclaves**, d'abord par le monde arabo-musulman, puis par l'Occident européen. Aux razzias de captifs à partir de comptoirs côtiers s'est joint un commerce auquel se sont prêtés des chefs ou rois locaux, prompts à vendre les vaincus de guerres tribales, lesquelles n'avaient parfois d'autre but que de faire des prisonniers. Il s'y est ajouté une traite interafricaine transsaharienne

alimentant les marchés d'Afrique du Nord. Des travaux récents estiment que la traite orientale, par l'océan Indien et le Sahara, qui a duré du vii^e au xx^e siècle, a déporté environ 17 millions de Noirs et que la traite occidentale, concentrée sur la côte atlantique à destination des plantations d'Amérique*, entreprise vers 1500 et jusqu'au milieu du xix^e siècle, a concerné près de 14 millions d'individus. Cette permanente hémorragie démographique a conduit les populations à s'éparpiller ou à s'enfoncer dans un intérieur inhospitalier, ce qui a provoqué l'effondrement des sociétés* et une profonde régression économique. La traite négrière a ainsi largement contribué à tuer la croissance* et le développement de l'Afrique ( **sous-développement**).

Affaiblie, en retard, à l'écart de l'évolution du reste du monde, l'Afrique devient au xix^e siècle la proie facile des impérialismes coloniaux européens. En 1885, le congrès de Berlin, réunissant les principales puissances d'Europe, organise un partage territorial du continent impliquant des contrées qui ne sont même pas encore visitées. La France et le Royaume-Uni, suivies du Portugal, de l'Allemagne, de l'Italie, puis de la Belgique s'attribuent la souveraineté d'immenses territoires et l'assujettissement de populations entières. En 1939, il n'existe plus sur le continent africain que deux États indépendants : l'Égypte, tout juste débarrassée de la tutelle britannique (1936), et le Libéria, créé en 1822 par des anti-esclavagistes américains pour y réinstaller des esclaves affranchis.

La naissance des États africains

Conséquence de la Seconde Guerre mondiale* et de la fin de la suprématie européenne, **la décolonisation* réorganise la géographie politique de l'Afrique**. Commencé dans les années 1950 en Afrique du Nord, marqué par des troubles et des guerres meurtrières, le processus s'achève en 1975 avec l'indépendance de l'Angola et du Mozambique. Est-ce à dire qu'une ère de paix et de développement commence ?

Malgré ses abus et ses violences, la colonisation* a introduit l'Afrique dans la modernité* ; mais si l'Afrique du Nord, forte de ses traditions culturelles arabes, opère rapidement sa mutation et s'inscrit vite dans le concert des nations, il n'en va pas de même de l'Afrique subsaharienne

que la tutelle coloniale n'a pas préparée aux responsabilités et où l'octroi de l'indépendance ne s'accompagne pas des moyens d'en assumer la gestion. Pour éviter la renaissance de conflits interethniques dans le complexe enchevêtrement de peuples, de langues, de religions que représente le peuplement de l'Afrique noire, il a été convenu que les frontières des nouveaux États correspondraient à celles, souvent arbitraires, dessinées par l'administration coloniale, ce qui d'emblée rend difficile l'émergence du concept de nation.

S'ajoutent à cela des questions de rivalités et des conflits de personnes recouvrant souvent des antagonismes ethniques qui tournent rapidement à la guerre civile. Dans de nombreux pays, les pouvoirs issus de la lutte anticoloniale ont vite été remplacés, suite à des coups d'État militaires, par des dictatures d'anciens cadres subalternes des troupes coloniales française ou britannique, aussi incompetents que corrompus. En 1962, R. Dumont, agronome et fin connaisseur de l'Afrique, publie *L'Afrique noire est mal partie*, jugement lucide qui anticipe les difficultés à venir.

Les paradoxes et problèmes actuels

Cinquante ans après les indépendances, la majeure partie du continent africain reste confrontée à des périls multiples.

● État des lieux socio-économique

Avec une progression annuelle de 2,7 %, l'Afrique affiche le **taux de croissance démographique le plus élevé du monde**, et sa population, qui dépasse le milliard d'habitants en 2012, devrait doubler d'ici 2040 (👉 **démographie**). Le Nigéria, par exemple, est ainsi passé de 43 millions d'habitants en 1960, lors de l'indépendance, à 196 millions en 2018. Le Niger présente, quant à lui, un taux de natalité de 50 pour mille – à comparer à celui de 10,3 pour mille dans l'Union européenne*.

Une conséquence en est une rapide urbanisation, révélatrice de l'émergence d'une classe moyenne, mais aussi de la concentration de paysans déracinés qui s'entassent dans des « bidonvilles » périphériques et gonflent parfois démesurément la population urbaine (👉 **ville**) : Lagos (Nigéria) compte ainsi plus de 13 millions d'habitants, Kinshasa (République démocratique du Congo) 10 millions, Khartoum (Soudan) et Abidjan (Côte-d'Ivoire) dépassent les 5 millions.

Surtout cette progression démographique, qui aurait pu être un atout, vient accroître la pauvreté et le sous-développement*. Elle compromet aussi les politiques d'éducation et de santé, comme le montrent les ravages du sida : en 2007, 67 % des séropositifs dans le monde étaient Africains.

Au plan économique, le continent recèle de **considérables ressources naturelles**. Potentiel forestier, il possède des métaux non ferreux ou rares très recherchés par l'industrie moderne, à l'instar du cobalt dont l'Afrique détient 60 % des réserves mondiales. Le continent est également riche en gaz et en pétrole (11 % de la production mondiale) et les prospections effectuées dans les États de la façade orientale apparaissent très prometteuses. Malgré la carence des infrastructures (transports, communication*), l'insuffisance du tissu industriel et la succession des crises* mondiales depuis 2008, le taux moyen de croissance se situe à 3,4 % en 2019. Cependant, en Afrique subsaharienne, le chômage frappe entre 20 et 40 % des actifs, avec quelques records mondiaux dans les États les plus instables. Les tentatives de coordination – une Communauté économique africaine (CEA) est née en 1994 –, éclatées en organismes multiples, n'ont guère fait preuve d'efficacité et aujourd'hui, malgré ses immenses richesses, l'Afrique ne représente que 4,45 % du produit intérieur brut (PIB) mondial.

● Une confusion politique qui perdure

Après les indépendances, les expériences de démocratie* représentative ont presque partout échoué, le multipartisme tendant à recouvrir la renaissance des identités tribales. Le recours à un parti unique – prôné même par d'authentiques démocrates comme Léopold Sedar Senghor, président du Sénégal de 1960 à 1981 – a la plupart du temps servi de vecteur aux dictatures. L'intervention des militaires, la succession des coups de force ont porté au pouvoir des « présidents à vie » dont certains ont tenté d'instaurer des systèmes héréditaires en intronisant leurs fils comme successeurs. Ces pratiques ont provoqué d'incessantes rébellions, créant (comme en République démocratique du Congo et dans la région des Grands Lacs) un **état de guerre permanent** accompagné d'un cortège d'atrocités dont sont victimes les populations civiles. Ces conflits ont souvent pris

la forme de luttes interethniques aux origines lointaines, aboutissant au Rwanda en 1994 à un génocide.

L'une des conséquences les plus graves de cette instabilité est la fuite des cerveaux, les élites formées à l'étranger et dont les compétences seraient indispensables à tout effort de développement préférant l'exil à un retour au pays sans perspective et parfois même dangereux. Même les plus pauvres, quand ils le peuvent, tentent l'aventure de l'émigration, souvent dans les pires conditions (➔ **immigration**).

● **L'Afrique dans la mondialisation**

Ce désordre a été mis à profit par les intérêts étrangers que les richesses naturelles de l'Afrique attirent. La mondialisation*, en Afrique noire, a pris une nouvelle fois la forme d'une exploitation dont ne profitent guère les Africains.

Il y a d'abord eu l'action des ex-puissances coloniales, promptes à considérer leurs anciens sujets africains comme des débiteurs et qui ont tout fait pour maintenir et accroître leur influence, tant économique que politique. On a ainsi dénoncé le rôle de la « Françafrique », à savoir le soutien et l'aide du gouvernement français, quels que soient les partis au pouvoir à Paris, en faveur des dictateurs les plus douteux, dont la corruption était un gage de docilité. Ces politiques ont permis le contrôle de ressources essentielles, comme par exemple les mines d'uranium du Niger.

Mais les grandes multinationales, en particulier pétrolières, n'ont pas été en reste tandis que d'autres protagonistes sont apparus : les Chinois* qui, sous couvert d'aide économique, ont entrepris de mettre la main sur des gisements minéraux ou les ressources forestières, les Coréens ou les pétromonarchies arabes qui ont loué à long terme des milliers d'hectares de terres arables pour y développer des cultures à leur profit. **Le dépeçage de l'Afrique s'est poursuivi**, avec d'autres méthodes, finalement moins coûteuses que l'impérialisme colonial puisque l'administration et les dépenses de fonctionnement sont laissées aux gouvernements locaux prétendument indépendants.

D'autres facteurs plus récents sont venus s'ajouter à la confusion. Les conflits interreligieux apparus dans les États du Sahel, dont les populations sont musulmanes au nord et chrétiennes ou animistes dans les zones humides et forestières du Sud, ont été facteurs de désordres. Depuis 2011, la partie non algérienne du Sahara sert de base à

l'islamisme* radical : des mouvements souvent issus d'Al-Qaïda (➔ **terrorisme**) y ont pris pied en exploitant la rébellion indépendantiste des Touaregs. Profitant de l'instabilité politique au Mali, ces groupes, qui ont récupéré une importante partie de l'armement libyen après le renversement du colonel Kadhafi, au pouvoir de 1969 à 2011 (➔ **pays arabes**), font non seulement régner la terreur dans les régions qu'ils contrôlent, mais ils représentent une menace internationale en constituant une nouvelle base du **terrorisme*** djihadiste. Ce sont tous les États du Sahel qui risquent d'être gravement ébranlés. Cette situation a justifié l'intervention militaire française de 2013 au Mali.

L'avenir du continent

L'Afrique noire demeure une zone sensible du monde. Elle possède pourtant de nombreux atouts, à commencer par un ensemble de ressources naturelles dont l'inventaire ne fait chaque jour qu'augmenter. Éduquée et assurée de vivre dans un monde apaisé, sa nombreuse population peut lui offrir l'occasion de voir se développer, au **xxi^e** siècle, une nouvelle série de pays émergents*. Mais il lui faut d'abord accéder à la maturité politique, seul moyen d'échapper à l'avidité des intérêts étrangers et prendre en main son destin.

Il manque au continent une puissance ascendante, capable tant d'investir dans le développement que de servir de modèle. Les pays arabes* du Nord regardent dans une autre direction ; l'Afrique du Sud, que l'on a un moment imaginée dans ce rôle, semble à son tour s'enfoncer dans une crise politique. L'avenir du continent demeure malheureusement opaque à court terme...

À LIRE

> **[Œuvres de référence]** C. Coquery-Vidrovitch, *Petite histoire de l'Afrique*, La Découverte (2016). H. Wesseling, *Le Partage de l'Afrique*, Gallimard (2002). A. Stamm, *L'Afrique, de la colonisation à l'indépendance*, PUF (2003). E. Amouzou, *L'Afrique, 50 ans après les indépendances*, L'Harmattan (2009). R. Dumont, *L'Afrique noire est mal partie*, rééd., Seuil (2012).

➔ **colonisation, décolonisation, esclavage, islam, islamisme, mondialisation, pays émergents**

agriculture

— • **Étymologie** : Du latin médiéval *agricultura*, à partir des vocables *ager* (« champ », « terre ») et *cultura* (« culture »).

• **Définition** : L'*agriculture* transforme le milieu naturel pour en tirer des productions animales ou végétales consommées par les hommes.

Nourrir des hommes plus nombreux

Entre 8500 et 6000 avant notre ère, selon les lieux, la néolithisation – concept désormais préféré par les préhistoriens à celui de « révolution néolithique » – repose sur la domestication des animaux et des plantes. Elle s'accompagne d'une progressive, et parfois encore partielle, sédentarisation des populations humaines avec la création de premières villes, dont le nombre d'habitants est toutefois difficile à apprécier précisément.

Jusque vers l'an mille, la population mondiale a stagné (👉 **démographie**). Elle connaît ensuite, notamment en Europe*, une augmentation plus franche, rendue possible par de meilleurs rendements agricoles grâce aux innovations* techniques réalisées à partir du ^x^e siècle (défrichements, diffusion de la charrue...). Cependant, l'équilibre entre les récoltes et les besoins alimentaires demeure longtemps fragile. Les crises économiques*, et démographiques, d'Ancien Régime sont avant tout des **crises agricoles**. La révolution* agricole qui débute en Angleterre au ^{xviii}^e siècle, avec notamment le mouvement des enclosures (la transformation des parcelles ouvertes et communes en propriétés privées fermées de haies), les débuts de la sélection des semences et le remplacement de la jachère par des cultures fourragères, accompagne et favorise, avec les progrès de l'hygiène et de la médecine*, la transition démographique.

Au ^{xx}^e siècle, les pays d'Europe et d'Amérique* du Nord développent un modèle d'**agriculture productiviste** qui se diffuse aussi, au moins partiellement, dans des pays de l'hémisphère sud comme l'Australie, l'Argentine, le Brésil. Ses principes fondamentaux sont de produire plus, avec moins d'hommes mais avec des moyens techniques renforcés. La notion de rendement à l'hectare devient essentielle. Le nombre d'exploitations diminue – les agriculteurs représentent moins de 2,5 % de la population active en

France et aux États-Unis*, les deux premières puissances agricoles du monde actuel –, mais leur taille augmente et la mécanisation, puis la motorisation, l'utilisation intensive des produits phytosanitaires et le recours au génie génétique* permettent d'augmenter les productions. Par exemple, la production de blé en France croît de près de 8 millions de tonnes en 1880 à 36 millions en 2019 ; le rendement moyen est passé de 8 quintaux par hectare en 1815 à 70 en 2018. En Europe, la mise en place de la politique agricole commune (PAC) après la signature des traités de Rome de 1957 (👉 **Union européenne**) a favorisé cette évolution. L'agriculture est le secteur qui enregistre les plus forts gains de productivité durant les Trente Glorieuses*.

Ce modèle productiviste s'est propagé au cours de la seconde moitié du ^{xx}^e siècle dans le monde en développement (👉 **pays émergents**) sous le nom de **révolution verte**. Celle-ci est apparue en Amérique centrale dans les années 1940 avec les travaux de l'agronome américain N. Borlaug, prix Nobel de la paix en 1970, mais c'est surtout en Asie* du Sud et du Sud-Est qu'elle connaît ensuite son plus grand développement. Pour nourrir une population qui augmente rapidement, les paysans d'Inde*, d'Indonésie, des Philippines, etc. ont adopté de nouvelles semences de riz plus productives, développé l'irrigation et l'usage des pesticides. La révolution verte a été la réponse au « défi alimentaire » de ce continent en pleine croissance démographique.

Des progrès à leurs limites

Ces progrès incontestables butent désormais sur plusieurs obstacles qui conduisent à remettre en cause le modèle productiviste. En particulier, l'agriculture est devenue une **activité polluante** (👉 **écologie**). L'usage massif de produits chimiques et la mécanisation appauvrissent les sols et dégradent les milieux environnants (perte en biodiversité, assèchement des nappes phréatiques...) comme en témoignent des phénomènes tels que la prolifération des algues vertes en Bretagne ou le *dust bowl* (violentes tempêtes de poussière) des plaines du Middle West américain.

De même, la révolution verte est aujourd'hui critiquée pour plusieurs raisons. D'une part, les progrès atteignent leurs limites : la production mondiale de riz – sa culture emblématique – ne progresse plus depuis une dizaine d'années.

D'autre part, les pays qui l'ont expérimentée subissent les mêmes atteintes à l'environnement que les pays riches du Nord. D'aucuns appellent donc à imaginer une révolution doublement verte pour faire face aux nouveaux défis du **développement durable***. Enfin, elle a été sociale-ment et géographiquement sélective. Prise dans sa globalité, l'Afrique* est ainsi restée en marge tandis que les grands pays qui ont adopté la révolution verte sont aussi ceux où il reste le plus de personnes mal nourries, et celles-ci sont paradoxalement des paysans. La révolution verte n'a donc pas réussi à éradiquer la **faim dans le monde**. Nourrir une population croissante – plus de neuf milliards d'hommes à l'horizon 2050 selon les projections démographiques – demeure un enjeu majeur pour lequel il faudra trouver de nouvelles réponses.

L'agriculture biologique pour nourrir le monde ?

Un nombre croissant d'agronomes défend l'agriculture biologique comme solution à la problématique du développement durable dans l'agriculture. L'expression recouvre diverses pratiques apparues pour certaines dès le début du ^{xx}e siècle. Traduction imparfaite de l'anglais *organic agriculture*, elle repose sur le constat que le sol est un système organique, soit un milieu vivant, qu'il faut ménager pour lui conserver sa fertilité. D'où un refus des méthodes agressives pour l'environnement utilisées par l'agriculture traditionnelle et en particulier des produits chimiques.

Ses détracteurs ne voient dans l'agriculture biologique qu'un gadget pour pays riches qui ne permettra pas de relever le défi de l'alimentation d'une population mondiale croissante. Il est vrai que dans les pays d'Europe et d'Amérique du Nord, les cultures biologiques obtiennent de moins bons rendements que les autres, entraînant donc une baisse de la production. Cependant, ce n'est *a priori* pas dans ces régions confrontées, au contraire, à des problèmes de surproduction que se pose le problème de la faim dans le monde. Et, à l'inverse, les agronomes de l'agriculture biologique font valoir que celle-ci obtient de bons résultats dans les pays tropicaux avec des méthodes innovantes comme l'agroforesterie – qui consiste à exploiter des cultures ou de l'élevage sous un couvert boisé espacé – ou la Milpa – la culture associée de

la courge, du maïs et du haricot grimpant, au Mexique notamment. Il n'en reste pas moins que cette agriculture biologique peine encore à convaincre et que, en dépit d'un développement conséquent au cours de la dernière décennie, elle demeure une pratique minoritaire.

À LIRE, À VOIR

> [Œuvres de référence] J.-P. Charvet, *Atlas de l'agriculture*, Autrement (2018). J. Caplat, *L'Agriculture biologique pour nourrir l'humanité. Démonstration*, Actes Sud (2012).

> [Internet] Site de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture, www.fao.org

➔ **crise économique, démographie, développement durable, innovation, pays émergents, Union européenne**

aire culturelle et civilisation

— • **Étymologie** : Terme traduit de l'anglais (*cultural area*) et à rapprocher de l'allemand *Kulturkreis* (« cercle de civilisation »), créé par les ethnologues allemands et autrichiens au début du ^{xx}e siècle.

• **Définition** : Le concept d'*aire culturelle*, d'origine américaine, vise à regrouper en vastes zones, au-delà des particularismes locaux, différentes sociétés* marquées par une certaine homogénéité de culture.

Culture et civilisation

Il convient d'abord de préciser le sens du mot *culture*, trop souvent réduit à désigner le bagage intellectuel acquis par les individus, ou même les créations de l'esprit dans le domaine de l'art et de la pensée – c'est l'acception retenue pour définir le « ministère de la Culture ». La culture, au sens anthropologique du terme, est le **système de références** qui structure dans la durée une société*, codifie les relations, établit des normes, fonde des croyances communes, définissant ainsi des modes de comportements transmis de génération en génération. Elle est le code, on pourrait presque dire le logiciel, qui sous-tend une *civilisation*. Cette dernière, sorte de mise en forme matérielle des modèles fournis par la culture, se veut un effort d'**ordonnement**

pratique et de gestion de l'environnement naturel et humain. Une culture peut exister sans déboucher sur une civilisation – c'est le cas des sociétés archaïques –, mais on ne peut imaginer la naissance d'une civilisation sans la présence d'un code culturel structuré.

Le concept d'aire culturelle

L'expression *aire culturelle* désigne, pour les historiens contemporains, un espace géographique étendu dont les populations, quelle que soit leur diversité, ont en commun une série de modèles culturels fondamentaux (religion, langue, écriture, modes de production...). Ces derniers induisent un **sentiment général d'identité** et apparentent entre elles les formes de civilisation qui s'y développent. Ainsi peut-on parler, par exemple, d'aires culturelles chinoise*, européo-atlantique, arabo-musulmane, indienne*.

Produits de l'histoire, la constitution et l'évolution des aires culturelles sont le reflet direct de l'adéquation et de la puissance d'attraction des schèmes culturels qui les fondent, mais aussi des conditions qui ont permis leur diffusion.

Ainsi, dans l'Antiquité*, la formation de l'aire culturelle hellénistico-romaine est indissociable de la création de l'Empire romain*, donc d'une expansion conquérante dont la phase initiale –

l'intégration du monde hellénistique* – a produit la synthèse culturelle que Rome* a ensuite diffusée dans l'Europe* atlantique. À l'intérieur d'une aire culturelle, les facteurs de diversité et les particularismes demeurent ; ils tendent à être de plus en plus marqués au fur et à mesure que l'on s'éloigne du centre vers la périphérie.

Il n'existe pas en effet de véritables frontières entre les aires culturelles, mais plutôt des espaces de transition, **zones de confins** où se rencontrent les influences venues de foyers différents. Dans le Sud-Est asiatique, par exemple, l'Indonésie mêle des traits propres aux mondes chinois ou indien à une pratique de l'islam* qui la rattache fondamentalement à l'aire culturelle arabo-musulmane.



ENJEUX CONTEMPORAINS

Un « village planétaire » ou une zone de conflits ?

- Au XVI^e siècle, les voyages des Grandes Découvertes* puis les entreprises occidentales de colonisation* ont inauguré la fin du cloisonnement planétaire, achevée au XX^e siècle par l'innovation* technique et la mondialisation* des échanges. Ce décloisonnement a considérablement réduit le nombre des aires culturelles et a pu, un moment, être interprété comme l'annonce d'une occidentalisation générale du monde, devenu « village planétaire » selon l'expression de M. McLuhan (1962). En fait, la décolonisation*, la réaction anti-occidentale et les replis identitaires de la fin du XX^e siècle ont largement montré les limites d'une telle analyse.
- Certes, les emprunts et les échanges culturels se sont multipliés dans le sens d'une homogénéisation, voire d'une uniformisation des modes de vie, mais sans remettre en cause les options et les identités de base. Les réponses apportées aux questions qui fondent l'organisation de la société varient encore considérablement d'un espace culturel à un autre, et font naître des malentendus qui ne sont pas forcément des prétextes de nature politique. Ainsi, la valeur universelle de certaines notions, jugée « évidente » pour un Occidental, ne l'est pas nécessairement pour un Indien, un Chinois ou un Africain musulman : on peut le constater à propos des droits de l'homme*, du statut de la femme dans la société ou du refus des hiérarchies héréditaires. Le rôle essentiel accordé à l'individu* dans le monde occidental, par exemple, reste étranger à la conception que les civilisations d'Extrême-Orient se font du système social.
- Au vu de la persistance des aires culturelles, il semble douteux que l'on s'achemine vers une sorte d'identité commune universelle. Reste à faire en sorte que cette diversité demeure source de richesse, et non de conflits. Certains auteurs, comme S. Huntington (1996), voient, dans la permanence de ces aires culturelles et les incompréhensions mutuelles qu'elles génèrent, la matrice d'affrontements futurs, que le rejet actuel des valeurs occidentales et la montée des fondamentalismes religieux annonceraient. Cette thèse pessimiste a suscité de vives controverses. Dès que des grands principes (croyance religieuse, droits de l'homme) propres à telle ou telle aire culturelle sont considérés comme ayant vocation à s'étendre à toute l'humanité, il se crée ces situations conflictuelles que É. Balibar (2012) a qualifiées d'« universalismes incompatibles ».

À LIRE

> **[Euvres de référence]** F. Braudel, *Grammaire des civilisations*, Flammarion, coll. « Champs » (rééd., 2013). S. P. Huntington, *Le Choc des civilisations*, Odile Jacob (rééd., 2009). S. Rosière, *Dictionnaire de l'espace politique*, Armand Colin (2008). J.-R. Pitte, *Géographie culturelle*, Fayard (2006).

➔ **colonisation, droits de l'homme, ethnologie, Grandes Découvertes, société**

Amérique

— **Étymologie** : Bien que peuplée depuis plus de 20 000 ans, l'*Amérique* est restée inconnue des civilisations* euro-asiatiques jusqu'à la fin du ^{xv}^e siècle. Le navigateur génois Christophe Colomb, premier à l'aborder en 1492, croit d'ailleurs qu'il a touché l'Asie – il désigne les indigènes comme des « Indiens » (➔ **Grandes Découvertes**). Dix ans plus tard, longeant les côtes de l'actuelle Argentine, le Florentin Amerigo Vespucci avance l'hypothèse d'un continent inconnu. En son honneur, en 1507, le géographe M. Waldseemüller nomme, sur le planisphère qu'il établit, ces terres nouvelles « America ».

L'Amérique est l'ensemble continental qui, s'étendant de la zone arctique jusqu'aux limites de l'Antarctique, sépare les deux étendues océaniques, Atlantique et Pacifique. Avec 42 millions de km², c'est le **second continent après l'Asie*** par la superficie. Il compte un peu plus d'un milliard d'habitants en 2020.

Données géographiques

La structure du continent américain est très particulière : deux sous-continentes de superficie voisine, l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, sont reliés par un isthme qui, dans sa partie la plus étroite (au Panama) ne dépasse pas une largeur de 50 kilomètres.

C'est l'hypothèse d'un emboîtement originel de l'Amérique du Sud dans la côte africaine, au niveau du golfe de Guinée, qui suggéra en 1915 au géologue allemand A. Wegener la théorie de la dérive des continents, fondement de la moderne tectonique des plaques. Cette lente progression vers l'ouest, qui a créé l'océan Atlantique, explique l'existence d'une chaîne

de montagne presque ininterrompue du Nord au Sud le long des côtes du Pacifique. Cette histoire géologique explique la morphologie du double continent, vastes étendues de plaines et de plateaux à partir de la côte atlantique et hautes montagnes à l'Ouest (la cordillère des Andes et les montagnes Rocheuses).

Le continent américain, de par son étirement en latitude, offre **toute la gamme des climats terrestres**, des formes subpolaires propres au Grand Nord canadien au climat équatorial de la forêt amazonienne. La présence des chaînes montagneuses, obstacle à l'influence adoucissante de l'océan Pacifique, fait cependant qu'aux latitudes moyennes, le climat continental, avec ses hivers froids et ses étés chauds, prédomine en Amérique du Nord. Sur la côte ouest, une étroite bande, en Californie comme au Chili, bénéficie d'un climat proche des formes méditerranéennes d'Europe*. L'Amérique centrale et ses îles, entre les deux sous-continentes, connaissent un climat tropical. Ces conditions de relief et de climat font que l'Amérique possède deux des plus grands systèmes fluviaux du monde, le **Mississippi-Missouri** en Amérique du Nord (6 275 kilomètres) et l'**Amazone** (6 700 kilomètres) en Amérique du Sud. S'y ajoute, à l'intérieur du continent nord-américain l'ensemble des Grands Lacs, produit de la fonte des glaciers quaternaires, qui représente la plus grande étendue d'eau douce du monde.

Le peuplement

L'étendue des plaines et la variété des climats étaient favorables à l'occupation humaine. Venant d'Asie, des **populations paléolithiques** (➔ **préhistoire**) ont pénétré l'Amérique du Nord en traversant les banquises du détroit de Behring lors de la dernière glaciation quaternaire, à partir de – 50 000. Elles ont lentement essaimé jusqu'à l'extrémité de l'Amérique du Sud, mais le réchauffement et la fonte des glaces ont isolé l'Amérique après – 15 000. Ces populations originelles, dites « **amérindiennes** », sont aujourd'hui très minoritaires en Amérique du Nord (5 % au Canada, 1 % aux États-Unis*), mais elles sont encore souvent très présentes en Amérique du Sud (55 % en Bolivie, 45 % au Pérou).

En fait, le continent américain est devenu, après sa découverte par les Européens, une **terre d'immigration*** que ces derniers ont peuplée. Ainsi

Le continent américain



entre 1800 et 1913, 40 millions d'Européens sont partis pour le « Nouveau Monde ». Il faut ajouter à ceux-là la migration forcée, du ^{xvii}^e au ^{xix}^e siècle, de 13 à 14 millions de Noirs africains réduits en esclavage* et un apport non négligeable d'Asiatiques, Chinois ou Japonais, après 1840.

L'Amérique d'aujourd'hui est le produit d'une histoire démographique* récente sans rapport avec son lointain passé.

Une histoire dissociée

L'histoire du continent américain se divise en deux périodes inégales séparées par une coupure radicale, l'expédition de Christophe Colomb en 1492.

• L'Amérique précolombienne

De grandes civilisations* amérindiennes, coupées de toute relation avec le reste du monde, ont prospéré sur le continent avant sa découverte par les Européens. En Amérique centrale, celle des Mayas (du ⁱⁱⁱ^e siècle avant J.-C. au ^{xi}^e siècle après J.-C.) précède l'empire aztèque, que trouveront les Espagnols. Dans la cordillère des Andes, l'empire des Incas a unifié la région et regroupé entre 10 et 14 millions d'habitants. Reposant sur la culture du maïs et bien qu'ignorant la métallurgie du fer et l'usage de la roue, ces **civilisations précolombiennes** étonnent par l'étendue de leurs connaissances en mathématiques* et en astronomie*. Elles ont édifié de considérables monuments dont les pyramides à degrés et bâti d'immenses villes*, en particulier

Mexico. Elles ont inventé des systèmes complexes d'écriture et de calcul. Leurs pratiques religieuses, en revanche, ont provoqué l'horreur des Européens dès le **xvi^e siècle**. Le culte assez général du soleil se doublait de nombreuses divinités exigeant des sacrifices humains, jusqu'à 3 000 à 4 000 par an chez les Aztèques, lesquels menaient d'incessantes guerres dans le but d'obtenir des captifs à sacrifier sur les pyramides de Mexico.

• La conquête coloniale par les Européens

Sitôt découvert, le continent américain est apparu aux Européens comme une **terre de colonisation*** et les populations autochtones promises à l'asservissement et à la conversion obligatoire au christianisme.

Commanditaires des expéditions de découvertes, les rois d'**Espagne** et de **Portugal** se partagent d'immenses possessions. Des empires sont ainsi détruits par des aventuriers audacieux, les *conquistadores* (Cortès au Mexique de 1519 à 1521, Pizarre au Pérou de 1530 à 1535), à la tête de petites troupes d'hommes motivés par la soif de l'or et dont l'armement terrifie les Amérindiens, qui ne connaissent ni les armes à feu, ni le cheval. Au cours du **xvi^e siècle**, la couronne d'Espagne transforme en vice-royautés relevant de Madrid un espace qui va du Sud des actuels États-Unis* à la Terre de Feu, extrémité de l'Amérique du Sud. Seul lui échappe le Brésil, domaine des rois de Portugal. Les Européens y apportent leurs langues – d'où le nom d'Amérique latine –, leur organisation, l'usage imposé du catholicisme et détruisent systématiquement toute trace des civilisations indigènes, qualifiées de diaboliques.

La déstructuration des sociétés*, le travail forcé et plus encore ce que l'on nomme le « **choc microbien-viral** » – les Amérindiens ne possèdent pas de défenses immunitaires face aux maladies apportées par les Européens (variole, rougeole, peste) – déciment en un siècle et demi les populations autochtones : on estime aujourd'hui que celles-ci sont passées de 50 millions à moins de 20 millions entre 1500 et 1630. C'est pour pallier à cette dépopulation massive et fournir aux colons une main-d'œuvre servile que s'organise la traite transatlantique des Noirs africains (👉 **esclavage**).

Au **xvii^e siècle**, **Anglais et Français** s'intéressent à l'Amérique du Nord, aux climats moins favorables et délaissée par les Ibériques. Tandis

que les seconds s'installent dans la vallée du Saint-Laurent (l'actuel Québec) et dans la basse vallée du Mississippi (Louisiane), les premiers occupent la côte atlantique où ils fondent treize colonies, de la Nouvelle-Angleterre à la Géorgie. Ils ne rencontrent là que des populations de chasseurs-cueilleurs peu nombreuses qu'ils refoulent vers l'intérieur. En 1763, au terme d'un conflit intereuropéen, les Anglais chassent les Français et ajoutent à leurs possessions les colonies du Canada.

• L'Amérique indépendante

À la fin du **xviii^e siècle**, mécontents d'être gouvernés de Londres sans que leurs intérêts soient pris en compte, les colons anglais d'Amérique du Nord se révoltent. Ayant obtenu l'alliance du roi de France, les insurgés américains mènent de 1774 à 1783, sous la direction de George Washington, une guerre qui mène à leur indépendance. Les treize colonies britanniques deviennent les « **États-Unis* d'Amérique** » et se dotent de la première Constitution démocratique de l'histoire moderne (👉 **Révolution américaine**).

Ces événements vont servir de modèle. Profitant des difficultés de la couronne d'Espagne engagée en Europe dans la guerre contre Napoléon (👉 **bonapartisme**), les colonies espagnoles d'Amérique se soulèvent à leur tour. De 1811 à 1825, des États* indépendants se constituent, sous la direction de personnalités telles Simon Bolivar, créateur de la Colombie, du Venezuela, du Pérou et de la Bolivie, José San Martin qui fonde la République argentine, ou Augustin Iturbide, qui déclare en 1821 l'indépendance du Mexique. Au Brésil, le fils du roi de Portugal Jean VI, désigné régent, s'affranchit en 1822 de l'autorité de Lisbonne et se proclame empereur sous le nom de Pierre I^{er}. Le président des États-Unis James Monroe se déclare solidaire des nouveaux États en 1823.

Au **xx^e siècle**, il ne reste en Amérique de souveraineté européenne que les territoires français des Antilles et de Guyane. Dernière possession espagnole, Cuba est devenue indépendante en 1902 et le Canada s'est progressivement affranchi du Royaume-Uni entre 1867 et 1982.

• La prédominance des États-Unis

Surtout, dans le même temps, les États-Unis ont connu une extraordinaire montée en puissance. Ils deviennent, dès le début du **xx^e siècle**, la première des puissances économiques et ils

affirment leur hégémonie sur l'ensemble de l'Amérique avant d'accéder à une véritable suprématie politique planétaire, au terme de la Seconde Guerre mondiale*, en 1945. Signe caractéristique de ce rôle dominant, le mot « américain » désigne d'abord, communément, les habitants des États-Unis.

Ce *leadership* sur le continent se concrétise par la création, en 1948, de l'**Organisation des États américains** qui siège à Washington. Pendant tout le ^{xx}e siècle, les États-Unis n'hésitent pas à intervenir, indirectement et parfois même militairement, dans la vie politique des États d'Amérique latine. Ils contribuent en fait à y entretenir l'instabilité, allant jusqu'à soutenir des dictatures très éloignées de leurs principes démocratiques* si ces dernières protègent leurs intérêts. Rares sont les États sud-américains qui ont tenté avec succès de se soustraire à cette tutelle. Ce fut le cas, relativement, du Mexique après sa révolution de 1910 et, surtout, de Cuba après 1960 – mais au prix cette fois d'un passage dans l'orbite soviétique (➡ **guerre froide**).

L'avenir du continent

Cependant, depuis les années 1990, un début d'émancipation lié au décollage économique se manifeste en Amérique latine, le **Brésil** en particulier s'inscrivant dans le groupe nouveau des pays émergents*. De nouvelles formes d'association sont également apparues : le Mercosur, créant en 1991 un marché commun sud-américain, puis l'Accord de libre-échange nord-américain (Aléna) de 1994 entre les États-Unis, le Canada et le Mexique, renégocié en 2018 sous le nom d'Accord Canada - États-Unis - Mexique (ACEUM).

Ensemble de pays neufs possédant d'énormes ressources naturelles, l'Amérique est **l'une des régions les plus dynamiques du monde**. Malgré le ralentissement économique général, l'Amérique latine conserve en 2020 un taux de croissance* de 2,6 % tandis qu'un début de reprise se fait sentir en Amérique du Nord. Les seuls États-Unis, qui disposent de 19 % des ressources terrestres exploitées, restent le premier exportateur mondial de produits agricoles* et leur production industrielle demeure la première du monde. Le Brésil, de son côté, possède déjà la troisième industrie aéronautique mondiale et le Mexique a souscrit des accords bilatéraux avec 43 pays. Les possibilités

énergétiques du continent sont d'autant plus considérables qu'à côté des ressources conventionnelles (pétrole au Venezuela, au Brésil, en Colombie, en Argentine), l'exploitation nouvelle des huiles et du gaz de roche-mère (dit « de schiste ») a permis aux États-Unis de devenir le premier producteur d'hydrocarbures du monde, dépassant le Moyen-Orient (➡ **énergie**).

D'importants **problèmes** perdurent cependant. Il existe ainsi d'importantes inégalités de niveaux de vie entre Amérique du Nord et du Sud, ainsi que, propres à l'Amérique latine, d'énormes écarts sociaux et un fort chômage. Ceux-ci entretiennent des tensions politiques (➡ **intégration et exclusion sociale**), avivées par la montée de populismes (Donald Trump, Jair Bolsonaro), et produisent un vaste flux migratoire en direction des États-Unis. À cela s'ajoute une importante criminalité, liée essentiellement aux trafics de drogue. Pour survivre, les paysans pratiquent des cultures illicites (coca en pays andins, pavot au Venezuela, marijuana au Mexique) que des gangs de narcotrafiquants traitent et acheminent vers l'Amérique du Nord ou l'Europe avec la complicité d'administrations corrompues.

L'avenir du continent passe par un rééquilibrage, qui implique le développement économique et l'élévation du niveau de vie en Amérique latine.

📖 À LIRE, À VOIR

➤ **[Œuvres de référence]** P. Chaunu, *Conquête et exploitation des nouveaux mondes*, PUF (rééd., 2010) ; *Histoire de l'Amérique latine*, PUF (2014). J. Mauduy, *États-Unis, Canada, Mexique (ALÉNA)*, Ellipses (2004). A. Musset, *Géopolitique des Amériques*, Nathan (2017).

➤ **[Internet]** Site de l'Organisation des États américains, www.oas.org/fr/

➡ **colonisation, croissance et décroissance économique, esclavage, États-Unis, Grandes Découvertes, immigration**

anarchisme

— • **Étymologie** : Du grec *anarkhia* (« sans commandement »), qui donne en français, dès la fin du Moyen Âge*, *anarchie* au sens de « sans gouvernement ».

• **Définition** : Le dérivé *anarchisme*, employé péjorativement pendant la Révolution française*, finit par désigner au XIX^e siècle la doctrine politique prônant une organisation de la société* libérée des contraintes étatiques.

Individualisme et association

L'anarchisme en tant que doctrine se constitue dans les années 1840-1860 autour de personnalités comme l'Allemand Stirner, le Français Proudhon et le Russe Bakounine. Il ne représente pas un système homogène et il existe de grandes divergences entre les auteurs, en particulier concernant l'organisation économique de la société* ; mais tous se retrouvent dans la **condamnation sans appel de l'État*** et dans l'exigence d'une liberté absolue qui a fait accoler l'épithète libertaire à la pensée anarchiste. Par l'exaltation de l'individu-souverain, du « moi » unique chez Stirner (*L'Unique et sa propriété*, 1844), l'anarchisme dérive de la philosophie hégélienne*. En revanche, le libre contrat, qui fonde la société sans État et que Proudhon imagine sous les formes de la fédération et de la mutualité, procède bien d'une théorie du contrat social (⇒ **État**), même si celle-ci s'inscrit à l'opposé de Rousseau*.

Au plan économique*, les anarchistes hésitent entre la libre association de petits producteurs indépendants propriétaires (Proudhon) et le collectivisme prôné par Bakounine. Finalement, c'est plutôt à ce dernier que se rallient les théoriciens de la seconde génération, l'Italien Malatesta (1853-1932) et le Russe Kropotkine (1842-1921). En ce sens, une certaine contradiction apparaît entre l'affirmation de la primauté de l'individu* et la réalisation d'un communisme, serait-il fondé sur la solidarité.

L'anarchisme face à la démocratie et au socialisme

Dès le XIX^e siècle, les anarchistes ont vivement critiqué les principes de la Révolution française* et la démocratie* représentative. Ils ont fait de celle-ci un leurre, l'électeur abdiquant sa souveraineté au profit d'une oligarchie dirigeante qui impose alors, par le biais de l'État, sa propre autorité. Ils prônent en conséquence l'abstention et opposent aux mécanismes parlementaires la **nécessité de la révolution***, l'émancipation du peuple étant préparée par une éducation qui est la tâche première des intellectuels*.

Tout en acceptant la critique du capitalisme fait par le socialisme*, ils ont de la même façon récusé ce dernier, en particulier dans sa version marxiste*, voyant en lui la forme la plus redoutable de l'étatisme, plus oppressif encore que celui qui accompagne le capitalisme libéral (⇒ **systèmes économiques**).

En revanche, ils ont fait du **syndicalisme*** à la fois un instrument d'éveil de la conscience politique populaire et une structure d'organisation du prolétariat en vue de la révolution. Passé la tentation du terrorisme* – qui caractérise les deux dernières décennies du XIX^e siècle et se solde par des assassinats de chefs d'État et des attentats spectaculaires –, l'anarchosyndicalisme est devenu, dans la première moitié du XX^e siècle, la forme essentielle de l'action politique anarchiste. Il a joué un rôle important en France – au moins jusqu'en 1914 –, en Italie et surtout en Espagne, précisément en Catalogne, où la puissante Confédération nationale du travail (CNT), dirigée par les militants de la Fédération anarchiste ibérique (FAI), a constitué jusqu'à la guerre civile de 1936-1939 (⇒ **guerres mondiales**) la première organisation syndicale.

La portée historique de l'anarchisme

D'un point de vue pratique, le bilan de l'anarchisme est mince : à part quelques expériences de collectivisation en Espagne, au début de la guerre civile, les idées anarchistes n'ont guère été expérimentées. Il faut dire qu'elles ont coalisé contre elles à peu près tous les autres courants politiques : pendant la guerre d'Espagne, les anarchistes n'eurent pas d'ennemis plus acharnés que les communistes staliniens qui, bien qu'étant théoriquement leurs alliés face au fascisme* franquiste, consacrèrent parfois plus d'efforts à les exterminer qu'à combattre l'adversaire commun.

La vraie portée historique de la pensée anarchiste est ailleurs. En combattant à gauche le centralisme et l'étatisme (⇒ **droite et gauche en politique**), en insistant sur la valeur de l'individu et l'importance de la liberté, elle a contribué à l'**émergence d'idées nouvelles** et à la percée de principes que l'héritage des Lumières* avait négligés ou ignorés. Le féminisme*, le pacifisme, l'écologie* politique lui doivent beaucoup. Dans le sillage des révoltes

étudiantes des années 1960 – et notamment de mai 68* en France –, elle a influencé les courants intellectuels qui ont affranchi une opinion de gauche longtemps abusée par le communisme soviétique*. Même si les résultats n'ont pas été à la hauteur des espérances, elle a participé au renouvellement du syndicalisme en introduisant des thèmes nouveaux, comme l'autogestion ouvrière.



ENJEUX CONTEMPORAINS

Le libertarisme, un anarchisme de droite ?

- Dans le dernier tiers du xx^e siècle et dans le prolongement du courant néolibéral*, il est apparu aux États-Unis* un mouvement anarcho-capitaliste sous l'impulsion de R. Nozick et M. Rothbard. Posant la propriété privée comme absolu et le libre marché comme instrument de gestion sociale, il prône la réduction et même la disparition de l'État. Il a pris la forme du parti *libertarien*, fondé en 1971, et qui réclame la complète déréglementation de l'économie* et la suppression de l'impôt sur le revenu.
- L'apparition de cet anarchisme de droite* montre que plus qu'un mouvement politique au sens propre, l'anarchisme est un état d'esprit posant que la société est une somme de destins individuels où chacun s'assume en tant que personne majeure et responsable.



À LIRE

> [Œuvres de référence] E. Jourdain, *L'Anarchisme*, La Découverte (2013). J. Maïtron, *Le Mouvement anarchiste en France*, Gallimard (2011). N. Baillargeon, *L'Ordre moins le pouvoir. Histoire et actualité de l'anarchisme*, Agone (2008).

➔ **État, individu et individualisme, libéralisme et néolibéralisme, révolution, syndicalisme, utopie**

animal

—• **Étymologie** : du latin *anima* (« souffle », « vie ») ou de l'adjectif *animalis* (« animé », « vivant », « doué de motilité »).

• **Définition** : Dans son acception scientifique, le mot *animal* désigne des êtres vivants hétérotrophes – i.e. qui se nourrissent d'une

matière puisée dans leur environnement –, pluricellulaires, doués de sensibilité, de mobilité. Ces caractéristiques distinguent les animaux des plantes par exemple ou encore des bactéries, mais pas de l'homme qui les possède également. Pourtant, le langage courant comprend le mot *animal* comme excluant ce dernier. On désigne aussi toujours comme « animale » la dimension instinctive, voire brute ou brutale ou encore l'intensité de la force vitale d'un être humain.

Les acceptions différentes du terme *animal*, qui tantôt séparent l'animal de l'humain, tantôt les incluent, voire désignent une force vitale, créent beaucoup d'ambiguïtés, même dans le monde savant. On observe en effet que la zoologie n'inclut pas l'étude de l'homme, alors même que l'on ne compte plus que trois règnes (minéral, végétal, animal). Si l'espèce humaine*, notamment depuis les théories de l'évolution* de Darwin (1809-1882), ne se sépare pas de l'ensemble des animaux, l'union fait problème, comme le montre l'histoire de nos imaginaires.

Les imaginaires de l'analogie

Les jeux dans l'arène, à Rome*, attestent la manière qu'ont les hommes d'utiliser le monde animal pour symboliser leur propre violence et/ou leur propre pouvoir sur le monde. Les combats pendant l'Antiquité* entre molosses et fauves, aujourd'hui entre béliers en Afghanistan ou entre coqs à Bali, expriment une **violence** que ces luttes ritualisées parfois jusqu'à leur faire prendre la forme d'une cérémonie **religieuse**. La corrida, en Europe*, en témoigne encore.

Le monde médiéval européen faisait plus de l'homme la somme et le dépassement de l'animal que son autre. Et nombre d'animaux incarnent toujours, dans notre culture, des types psychologiques ou passionnels. Le lion est fort, le renard, rusé, la chèvre, capricieuse voire diabolique. **L'homme était relié aux animaux**, fait de la même pâte que ces êtres d'en dessous. Ainsi il révélait dans l'ivresse l'animal dominant en lui – on parlait au Moyen Âge* d'« ivresse de singe » ou « de chat ». Il est vrai que l'homme était aussi relié aux êtres d'au-dessus, aux astres ; et jusqu'au xvii^e siècle, quelles que soient les protestations de l'Église*, l'astrologue expliquait leur sort aux rois.